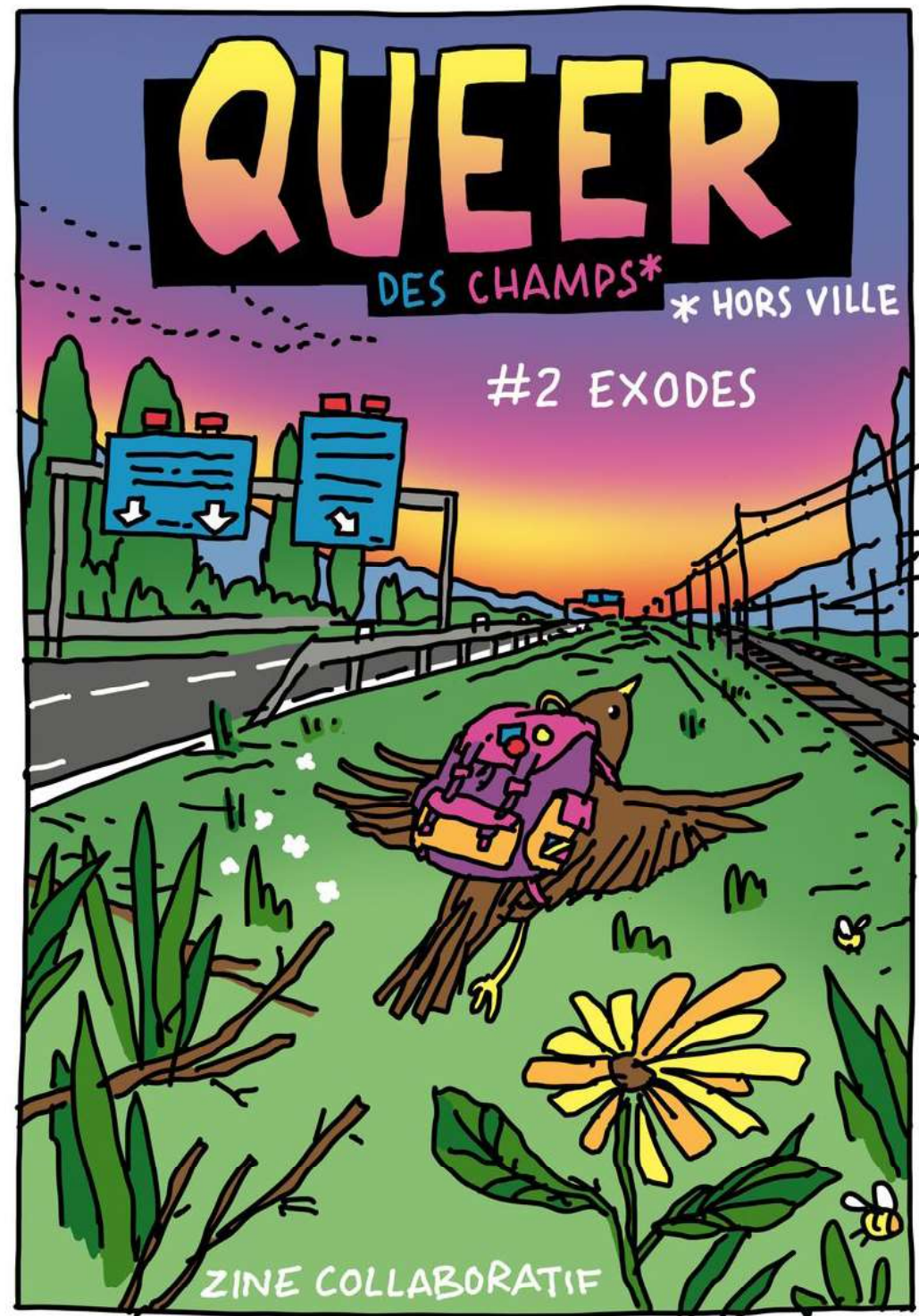




Voici une NOUVELLE liste de matière déjà existante et + ou - consultable autour des ruralités queer ou non (on les a pas forcément encore vus ou lues !)

- ⊗ Pédale Rurale - Antoine Vasquez - 2025
- ⊗ La Pride des Champs - Antoine Dabin - 2024
- ⊗ Le feu s'allume - Adrien Clanché - 2022
- ⊗ Isla Ignorada#2 - Sara Mejec - 2023
- ⊗ S'aimer en toute liberté : Aleth et Frank, couple queer depuis 40 ans - Frédérique Deville - 2025

🎧 Arte Radio - Itinéraire d'un car scolaire - 2025

📱 lempaille.fr/vivre-queer-au-pays

Et pas mal de livres en page 17

Des événements en régions : (on a du croiser des listes, on l'a fait ça un peu en speed parce que c'est long! Ecris nous si on a zappé une petite pride de campagne, on la veut dans cette liste !)

S'il y a une pride, il y a probablement une ou des assos pas loin :)

- Pride rurale à Najac (12) 14 juin
- Parade des diversités rurales à Rilhac-Lastours (87) 31 Mai
- Marche des fiertés rurales à Excideuil (24) 31 mai
- Fiertés rurales à Chenevelles (86) 26 juillet
- Pride des banlieux à La Courneuve (93) 7 juin

Mais aussi à : 02 Saint-Quentin, 03 Moulins, 05 Gap, Molines-en-Queyras, 06 Nice, 07 Aubenas, 09 Ax les Thermes, 10 Troyes, 11 Narbonne, 12 Rodez, 14 Caen, Lisieux, 15 Aurillac, 16 Angoulême, 17 La Rochelle, Saintes, 18 Bourges, 21 Carcassonne, Dijon, 22 Dinan, Saint-Brieuc, 23 Guéret, 24 Périgueux, 25 Besançon, 26 Crest, Valence, 27 Vernon, 29 Brest, Morlaix, Quimper, 30 Alès, Nîmes, 31 Saint-Gaudens, 32 Auch, 33 Libourne, 34 Béziers, Montpellier, 35 Fougères, Rennes, 37 Tours, 39 Arbois, 39 Lons-le-Saunier, 40 Saint-Paul-lès-Dax, 41 Blois, 44 Ancenis, 44 Clisson, 45 Orléans, 47 Agen, 47 Saint-Laurent, 48, 49 Angers, 50 Cherbourg, 51 Epernay, Reims, 54 Nancy, 56 Lorient, Vannes, 57 Metz, 58 Nevers, Brassy, 59 Dunkerque, Roubaix, Tourcoing, Valenciennes, Fâches-Thumesnil, Lille, 60 Compiègne, 61 Alençon, 62 Arras, Calais, Lens, 64 Biarritz, Pau, 65 Tarbes, 66 Perpignan, 67 Strasbourg, Thionville, 68 Mulhouse, 69 L'Arbresle, Saint-Martin-en-Haut, Lyon, 71 Chalon-sur-Saône, Cluny, 72 Le Mans, 73 Chambéry, 74 Annecy, 76 Le Havre, Rouen, 79 Niort, 80 Amiens, 81 Albi, 83 Toulon, 84 Avignon, 85 La Roche-sur-Yon, Poitiers, 87 Limoges, 89 Auxerre, Joigny, 90 Belfort, 97 Saint-Denis de la Réunion, 2B Bastia

!!!!



16/07/2024

7.00 Réveil et sursaut, pourtant je somnolais depuis l'aube en attendant qu'il sonne 7.26 Pas très frais, appelle les moutons et quand même avoir un peu le pêche car il fait bon / beau et le soleil rose les épis ne les faisant (presque) apprécier 8.06 Tout les moutons sont retrouvés et parqués proche de la maison. = 9h part à dessiner des moutons, infusion citron en main.



Les zones rurales ne sont pas vierges de nos histoires!
Histoires réelles, ou fantasmées, les espaces « hors ville » modifient souvent nos perceptions et nos possibles en tant que queer (et pas que).
Ces espaces apparaissent bien différents selon nos vécus, et se superposent aux enjeux préexistants entre villes et ruralités.

Car si la vie queer est évidente en ville, elle semble impalpable hors des « hameaux » de 20 000 habitantx ! ET POURTANT!

Partageons nos créations! Racontons nos enjeux, nos mémoires, nos réflexions, nos questionnements et les spécificités de nos environnements.

Ce fanzine est imprimé avec les moyens du bord, il est vendu à **prix coutant** et mis en **libre accès sur internet**.

Ce zine est à l'initiative d'une poignée de personnes d'un collectif queer à vocation de stimulation créative, les oeuvres sont issues de participations recueillies suite à un appel via internet et fliers entre février et mai 2025.

Il est diffusé sous la license CC BY-NC-SA 4.0 – Pas d'Utilisation Commerciale – Partage dans les Mêmes Conditions. Les droits d'auteurs restent à leur auteure.



queer-des-champs@riseup.net
<https://des-herbes-folles.fr/queer-des-champs/>

J'ai pas proposé ce thème sans raisons.

Je suis rentré dans ma campagne d'origine depuis peu et je me pose plein de questions.

Qui j'aurais été si j'y avais grandi ? Est-ce qu'il y avait un monde où je ne partais pas en ville ? Qu'est-ce qui a joué dans mon départ, la classe sociale ? L'aspect irréaliste de vouloir reprendre une activité agricole quand un parent s'en est extrait ? Être queer ?

Est-ce que je pourrais revenir ? Dans quelle région choisir de s'installer ? Celle d'où on vient ? Celle où on a vécu ? Celle qui est pas chère ? Celle où y a du taf ? Celle où on connaît du monde ? Celle où y a d'autres marginaux ?

Au fil des discussions on a trouvé plein de points communs dans nos parcours, malgré toutes les différences. Un des éclairages m'est venu en lisant *Ceux qui restent*, de Benoit Coquard. Les bandes de potes c'est un élément hyper important de nos milieux ruraux, et on est pas mal à l'avoir constaté, une bande de pote on en a pas gardée, on en a retrouvées en ville ou sur le web et revenir « chez nous » c'est s'isoler.

A force de lecture, de partages, de réflexions, de discussions, j'espérais trouver quelques réponses mais je crois j'ai seulement précisé des questions et j'en ai trouvé d'autres.

Est-ce que grandir queer c'est aliénant au point qu'on se reconnaisse pas dans les autres enfants ? Est-ce que faire des études et partir en ville c'est la trajectoire sociale « normale » des jeunes queers ruraux ? Comment vivent les queers, les gays, trans, lesbiennes, bi-es qui sont restés dans leurs cantons ? Comment on invente des lieux de socialité queer sans être un entre soi de gens revenus de la ville avec un diplôme en poche (ou raté) ? Le sujet a parlé et questionné, on a pas de réponses à nos questions, mais se reconnaître dans les mots des uns et des autres et penser un peu des blessures partagées c'est déjà quelque chose.

ORTIE

tâchant de me faire discrète, puis je réalise que je suis la seule à porter un déguisement d'employée idéale. Autour de moi, des enfants de bourgeois en train de cosplay le prolétariat, voire, le lumpen. Ils y mettent des efforts considérables.

Finalement c'est Huan qui vient me parler pendant « l'apéro ». Quand on prononce le H correctement, son prénom sonne presque comme le mien. Il est en service civique, il m'explique être venu du Vietnam pour étudier en France. Il s'est habillé un peu comme moi, un look « pro », « propre » avec les moyens du bord. Je lui parle de l'Ardèche. Tout le monde se retourne quand il s'exclame « ta famille aussi tue le cochon ! » avec un grand sourire. Il est rapidement convenu qu'il viendra avec moi la prochaine fois que ma famille se réunira dans le garage pour la préparation du porc de l'année. Il a le mal du pays et il pense que ça lui fera du bien. Du coup, il ne comprend pas pourquoi dans les journaux français c'est tout un scandale quand des familles musulmanes tuent le mouton pour l'Aïd et le préparent de façon artisanale. Comment explique-t-on l'islamophobie, Brigitte Bardot et le double-standard en 5 minutes ?

Passé le choc des premiers mois, les illusions perdues, le rouleau compresseur des fin de semestre, je commence à apprivoiser mon alter égo citadin. Il faut marcher vite, éviter les gens, et tout est question de pognon, tout le monde à quelque chose à te vendre : un espace temporaire où exister, un don caritatif, leur propre persona artistique ou politique, une soirée « spécial étudiant » qui coûte plus cher qu'une soirée ordinaire...

Et les hommes, surtout, les hommes se vendent dans la rue, du matin au soir et du soir au matin. J'avais déjà croisé quelques « kékés » aux abords de mon lycée, mais ici à Lyon c'est partout et tout le temps. On m'a expliqué qu'ils visaient particulièrement les étudiantes qui ont l'air paumé, voilà pourquoi ils me suivent comme les fourmis sur un pic-nic. Parfois ce sont des étudiants eux-mêmes, et ils font mine de vouloir m'inclure dans un projet pro ou associatif, mais ça retombe comme un soufflé quand je leur refuse mon cul.

C'est comme suivre un stage intensif de déniement. J'en avais besoin. Mes parents n'autorisaient presque aucune sortie, c'est important la socialisation genrée festive, on y apprend à envoyer chier les hommes : indispensable. Mais moi, j'aimais pas faire la fête, j'aimais pas les bals à la salle polyvalente, je grignotais de la quiche froide avec mon air de schtroumpfh grognon pendant que les jolies filles tombaient dans les bras des mecs qui ont commencé la tise à 12 ans. Bon, j'ai commencé plus tôt, mais c'est pas pareil.

Je prends donc la décision d'apprendre à rencontrer des gens bizarres comme moi, à savoir où les chercher. Mais c'est une histoire pour un prochain numéro.

gwenpetricor.tumblr.com

Gwenn Petricor

Brèves de ville d'une plouc arc-en-ciel

Sur le quai du métro D nous attendons, moi, mon drôle de corps, la valise géante aux coutures éclatées de ma marraine, mon sac à dos gribouillé, et un sac isotherme « les mousquetaires » garni de deux cuisses de lapin. Mon papi me l'a posé dans les bras en répétant « Comme ça tu pourras y manger avec ton amie. Y faut bien manger ! Et y faut bosser, hein ! ».

Mon amie, mon amie... La fille la plus belle, spontanément géniale et stylée que je connaisse. Mais totalement bouchée ! Je ne sais pas si ça le fait, une paire de cuisses de lapin, pour déclarer sa flamme et son orientation... Fraiches du jour, hein, il a précisé le papi, bien nourri, au naturel ! Margaux elle est plutôt branchée Gossip Girl et boutiques de fringues, je ne sais pas si elle a des opinions sur l'alimentation du lapin de chair. Oh putain j'ai du sang sur les chaussures...

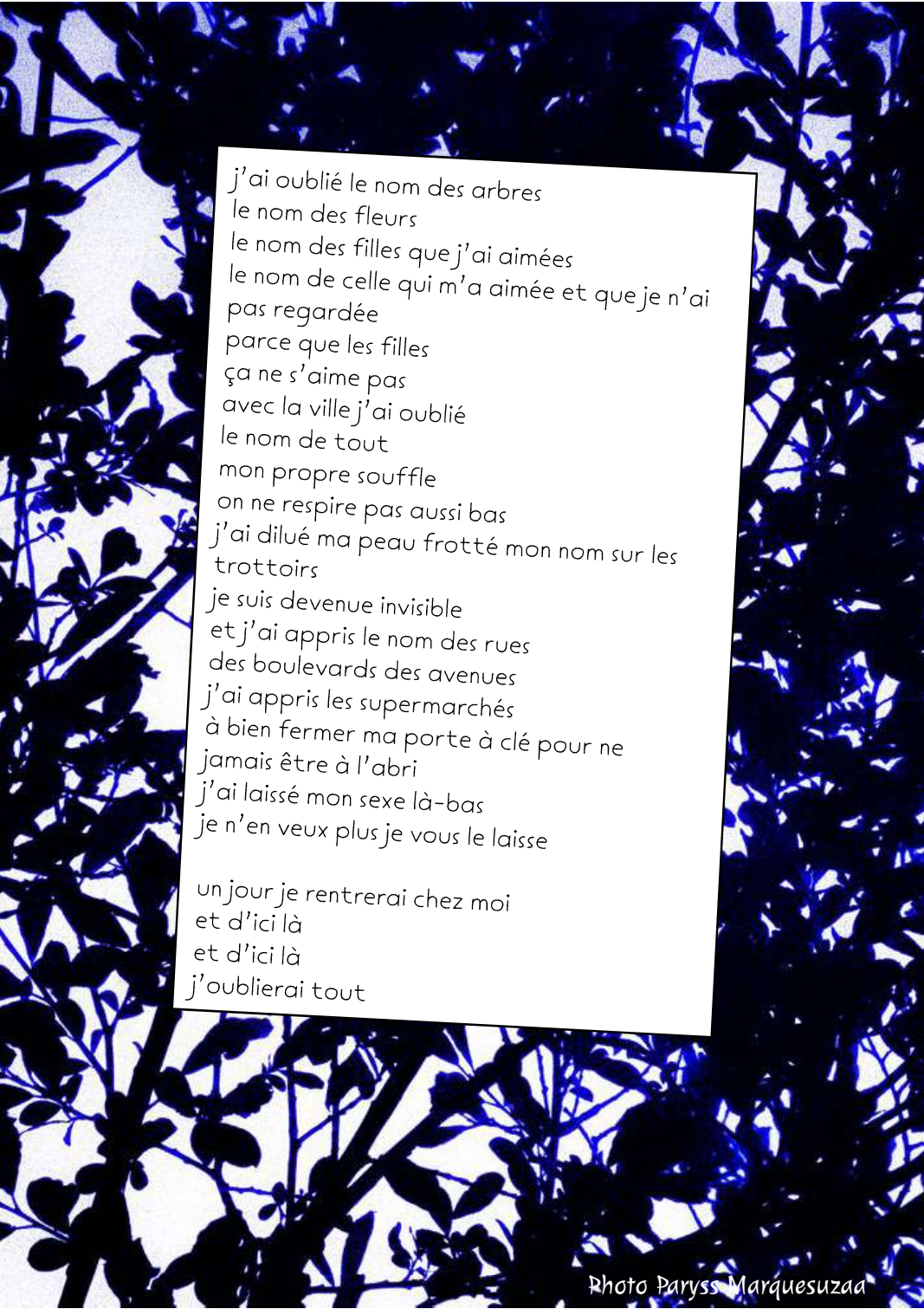
Tous les adultes des profs aux parents ont été très clairs là dessus pendant ma terminale : la fac, c'est pour les glandeurs, mais si tu travailles bien, c'est des opportunités. Et par « travailler bien » ils entendent travailler tout le temps : cours, jobs alimentaires, stages, et surtout du bénévolat en rapport avec les études.

Ce n'est pas comme si j'avais le choix. Les calculs du CROUS sont impénétrables, ils m'ont attribué une bourse d'échelon 1 mais aucun logement. Ils ne doivent pas être au courant qu'en Ardèche, il n'y a plus de trains. Peut-être sommes nous supposé rejoindre Lyon tous les matins à dos de chèvre. Il va falloir bosser pour couvrir le loyer hors de prix du secteur privé.

Je n'ai pas non plus choisi ma filière, tous mes choix préférés ont été catalogués « futur chômeur ». C'est comme ça qu'on prononce « artiste » ou « écrivain » chez moi. Alors j'ai atterri à la fac de sciences politiques. Dans leur tête c'est comme « science po », ça fait terriblement sérieux. Il n'ont pas capté que c'était juste de la socio avec juste assez de droit inséré dedans pour se donner un air.

J'ai trouvé l'AFEV pas loin de la fac. Ils font de la « politique de la ville » quoique cela puisse bien vouloir dire... Mais ils proposent de bosser avec des enfants et des ados. Je crois qu'ils n'ont pas capté que j'avais 17 ans moi-même, parce que là sur ma fiche ça dit que je vais « accompagner » une meuf qui en a 15. Elle est en 3ième, elle a toujours galéré avec l'école, elle veut arrêter. On m'a bien répété que l'accompagnement, ce n'était pas juste du soutien scolaire, qu'il faudrait faire plus : des sorties culturelles, des bons conseils, de l'écoute, parler avec sa mère, prendre connaissance de ses inquiétudes et de ce qui pourrait l'aider. Je ne comprends pas trop mon rôle là dedans. Les musées, les cinémas d'art et d'essai, les lieux historiques, je les découvre en même temps que la gamine.

Un soir, je cours avec mes bottines à talon en plastoc et mon joli chemisier blanc de l'agence d'intérim vers le local de l'AFEV pour ma première réunion de bénévoles. Je débarque un peu en retard dans la pièce où une dreadeuse blanche en sarouel me fusille du regard. Je m'assied en



j'ai oublié le nom des arbres
le nom des fleurs
le nom des filles que j'ai aimées
le nom de celle qui m'a aimée et que je n'ai
pas regardée
parce que les filles
ça ne s'aime pas
avec la ville j'ai oublié
le nom de tout
mon propre souffle
on ne respire pas aussi bas
j'ai dilué ma peau frotté mon nom sur les
trottoirs
je suis devenue invisible
et j'ai appris le nom des rues
des boulevards des avenues
j'ai appris les supermarchés
à bien fermer ma porte à clé pour ne
jamais être à l'abri
j'ai laissé mon sexe là-bas
je n'en veux plus je vous le laisse

un jour je rentrerai chez moi
et d'ici là
et d'ici là
j'oublierai tout

Photo Paryss Marquesuzaa

(je le savais pas mais) *l'exode cette seconde naissance qui m'a fait naître queer*

j'avais jamais pensé écrire sur la ruralité ou la *queerness* parce que des années durant ces mots ne voulaient rien dire pour moi
alors je trace la rétrospective : il me faut comprendre

septembre 2021, paris
j'entre en master d'études sur le genre
je porte des cheveux longs qui me tombent jusqu'aux fesses
et un prénom qui n'est pas le mien
je le savais pas à ce moment mais je découvre un monde

premier cours
un·e prof dit *c'est quoi vos pronoms ?*
c'est la première fois que je suis matériellement confronté·e à cette question

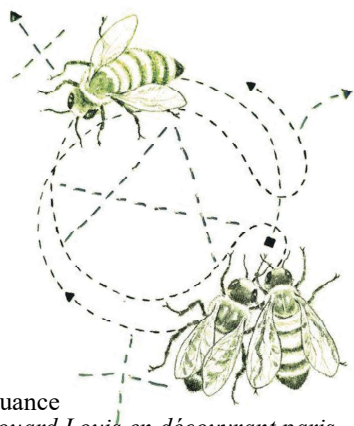
novembre 2021, tout se mélange
les pronoms les cheveux longs jusqu'aux fesses que j'aimerais arracher à coup de ciseaux les fringues trop féminines qui se battent en duel dans mes placards sans dessus dessous
mon *identité de genre ?* les personnes que je croise en cours à qui j'aimerais ressembler
les nuits blanches les yeux grand ouverts à me demander pour la première fois *qui suis-je*

avant j'étais en philo
avant le *qui suis-je* c'était rien d'autre qu'une question abstraite de mec *cisblancgigaprivilégié*
me retrouver en études de genre c'était l'incarner

le *qui suis-je* s'est transformé en
par qui je suis attiré·e
quelles fringues j'ai envie de mettre
quelles barrières je me suis imposé sans le savoir

décembre 2021
ribambelles de binarismes
dans ma tête les mots
campagne - ville
meuf - mec
cis - trans
hétéro - homo
j'avais l'impression d'être tout et rien à la fois, sans nuance
j'ai pas échappé à la case du *évidement que j'ai lu Edouard Louis en découvrant paris après avoir grandi dans un village de picardie*

exode
pour moi ça voulait rien dire
partir au début c'était juste vouloir que les choses soient *différentes*
sans savoir quoi
c'est flou comme un rêve qui nous glisse entre les doigts au réveil
je sais pas bien situer à partir de quel moment je me suis dit que j'étais lesbienne-non-binaire-fol
et encore moins cis-hetero-sain(t)



« Cette affiche/illustration a été initialement penser pour un projet d'affiche que je veux faire dans mon village.
J'ai demander pour qu'elle sois afficher dans des panneaux d'affichage présent dans mon village.
Pour l'instant je n'est pas de retour de la mairie de mon village sur se projet.

J'ai donc ici adapter l'affiche pour qu'elle puisse être mis dans un format fanzine.
Voici un texte envoyer à la mairie de mon village qui accompagnais ma proposition :
«Il y a beaucoup de propos qui m'amènent à investir les espaces autres que les espaces traditionnels d'exposition. Ce qui m'amène ici à investir ma ruralité.

Une des idées importantes de ce projet serait de montrer mon travail à mes grand-parents qui ne peuvent plus aussi bien se déplacer.
J'essaye d'amener mon travail à eux qui habitent Lissieu. J'en viens à faire ce projet à travers plusieurs questionnements :
Comment investir le milieu de l'art pour ne pas parler qu'à des personnes habituées à ce milieu ?
A qui je montre ce que je propose ?
Quelle est la place des panneaux d'affichage dans la ruralité ?
Est-il possible de les utiliser autrement ?
(note perso : Comment fait-on pour réinvestir nos formes artistiques populaires en tant que queer et sont t-elle tant que ca antinomique (non) ?)
Quelle est ma place dans cette ruralité vis à vis de moi-même et ce que je représente socialement ?
etc...>>>

Vivre au milieu des géantes. Vivre dans les Alpes. C'est.
Vivre dans les Alpes c'est comprendre la culture de la performance sportive, partout des corps ciselés de muscles. C'est tolérer pour ne pas se noyer dans heteroland. C'est la défaite face à l'heteronormativité. C'est Zéro espace de visibilité queer. c'est une censure politique extrême de la municipalité fachiste sur les sujets liés à la frontière des genres et des états. C'est le Boycott d'un collectif artistique local d'art vivant nommé Saxifrage. Ce collectif est l'un des deux seuls noyaux queer présent au nord des Hautes-Alpes. Plus communément appelé le Briançonnais. Le deuxième noyau est celui de la militance. Marauder, accueillir, informer, réchauffer pieds gelés, nourrir, héberger... Urgence et survie. Un noyau composé de personnes affluant de la France entière, pour un temps donné. Éloignée de la militance, c'est le désert du lesbianisme. C'est ne pas avoir d'espace et l'énergie nécessaire pour explorer son identité de genre. C'est abandonner. Se fondre. Me fondre.



Licorne pleurs ? bonjour, de retour ici, je ne veux choquer personne, je suis juste là, qu'en dit tu ? Tu a vu comme je pleurs, et mon regard, quel est cette emotions ? un satire ? J-C H tu peu m'oublié je t'aimerais toujours, je n'oublierais pas les trois roses rouges ne t'inquiete pas. C H beaucoup d'amour, quel repas, pense a déposer tes douleurs. chaque chose en son temps. les bleus sur mes genous ne me font plus mal.

je l'ai vécu comme une fuite :
puisque'être *moi* me suffisait pas, il me fallait être Autre
et être Autre ne pouvait marcher que si j'étais ailleurs

un jour j'ai appelé ma mère, je fumais une clope à la fenêtre de mon appartement au 9
avenue Corentin Cariou

*je suis en train de monter un dossier pour changer de prénom
tu as choisi quoi ?*

Cy
silence
le silence a duré des mois

janvier 2025, mexique
ici je m'appelle *Cyiel* parce que Cy c'est *si*, qui signifie *oui* en espagnol
Cyiel, en plus d'être pratique, dépeint mieux l'image de ce que je suis et de comment
je me sens
en expansion
aérien
je ne fuis plus rien
j'incarne

je suis née C. pour devenir Cyiel
je suis né-e deux fois

les trucs qui autrefois me semblaient obscurs font maintenant partie de mon quotidien :
les fringues unisexes *je passe plus mille ans à me demander si c'est ok que je
mette un jean super large* dire *iel* naturellement quand on me demande *c'est quoi tes
pronoms* mettre du vernis maintenant j'ai conscience que je déteste ça alors je le fais
plus couper mes cheveux parce que j'adore les sentir courts

parfois on (les non-trans) pense qu'être *trans* c'est super compliqué
j'imagine ça comme une forme de migration : trans c'est un chemin, d'ailleurs le
préfixe *trans* signifie *au delà, à travers*
être trans c'est être en mouvement, c'est *danser avec les normes*

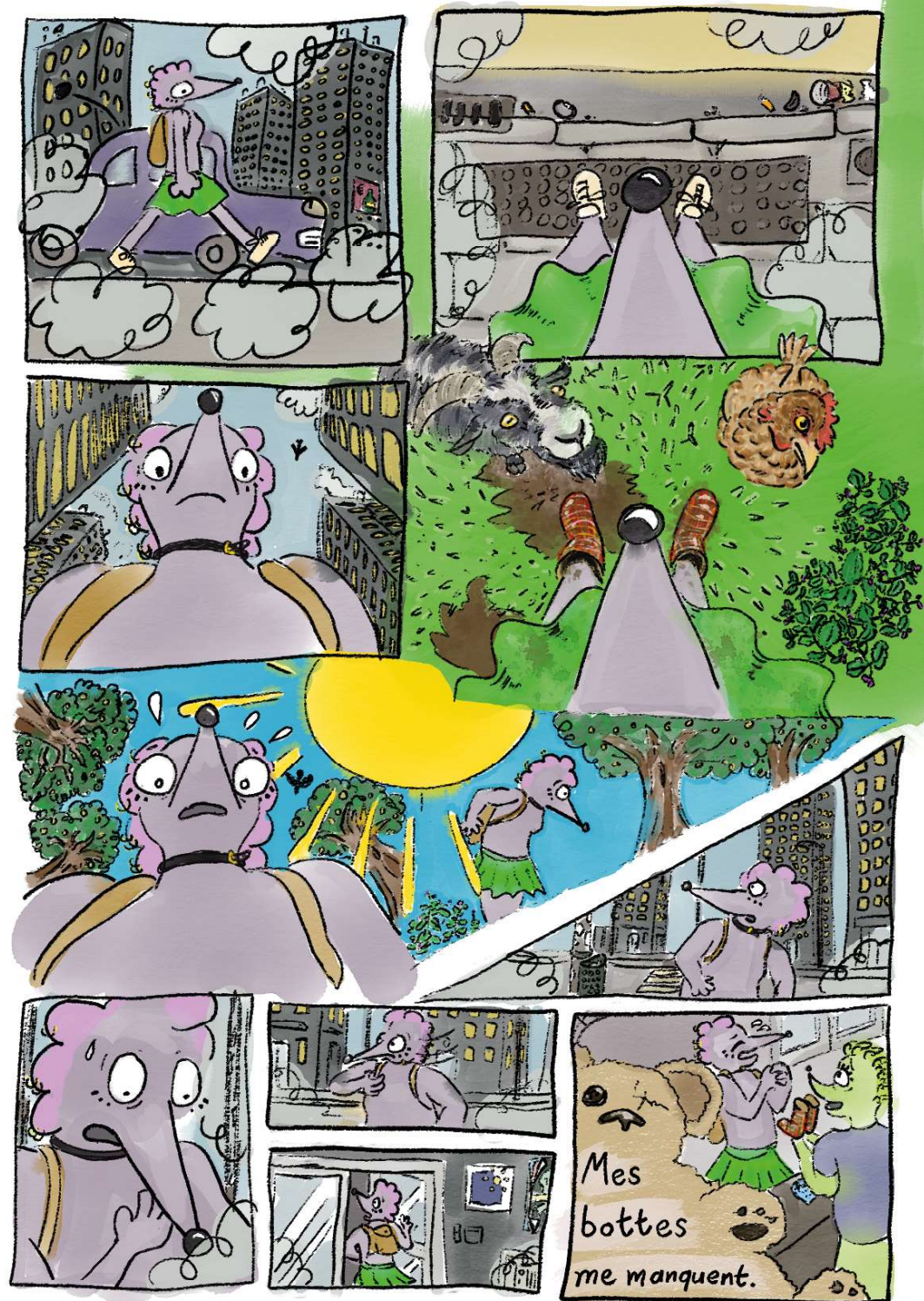
j'ai comme une relation toxique avec les grandes villes : paris et mexico ont été mes
deux maisons pour un temps
maisons dans lesquelles j'ai semé des bouts de ce que je suis, des bouts de ce que je ne
suis plus
maisons chaotiques où je me suis perdu (sans doute pour mieux me trouver ?)

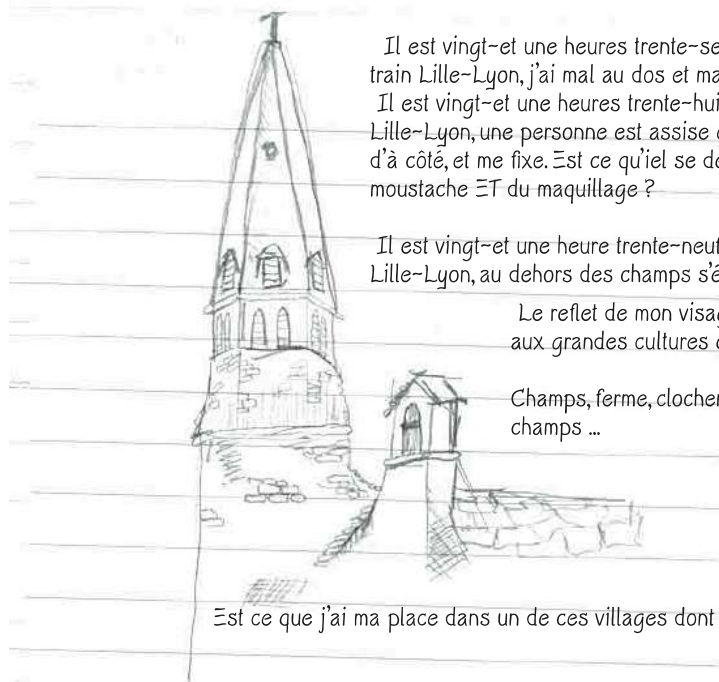
quand je reviens sur les lieux où j'ai grandi j'ai l'impression de revenir sur ma tombe
un mélange de sel et de poussière dans mes yeux
c'est pas forcément drama, mais la personne que j'étais n'est plus
la marge est trop grande

parfois on n'a pas conscience que ce qu'on redoute, c'est ce qu'on admire le plus
j'ai laissé du lest à ma peur
pour devenir ce que j'admire dans ma chaire

Cyiel







Il est vingt-et une heures trente-sept, je suis assis.e dans le train Lille-Lyon, j'ai mal au dos et mal à la tête.

Il est vingt-et une heures trente-huit, je suis assis.e dans le train Lille-Lyon, une personne est assise et me fait face dans la rangée d'à côté, et me fixe. Est ce qu'il se demande pourquoi j'ai une moustache ET du maquillage ?

Il est vingt-et une heure trente-neuf, je suis assis.e dans le train Lille-Lyon, au dehors des champs s'étendent à perte de vue.

Le reflet de mon visage sur la vitre se superpose aux grandes cultures qui défilent.

Champs, ferme, clocher, maisons, pré, champs, bois, champs ...

Est ce que j'ai ma place dans un de ces villages dont le clocher dépasse les arbres ?

Est ce que queer et handicapé, fol et pas rangé, j'ai une place dans les champs ?

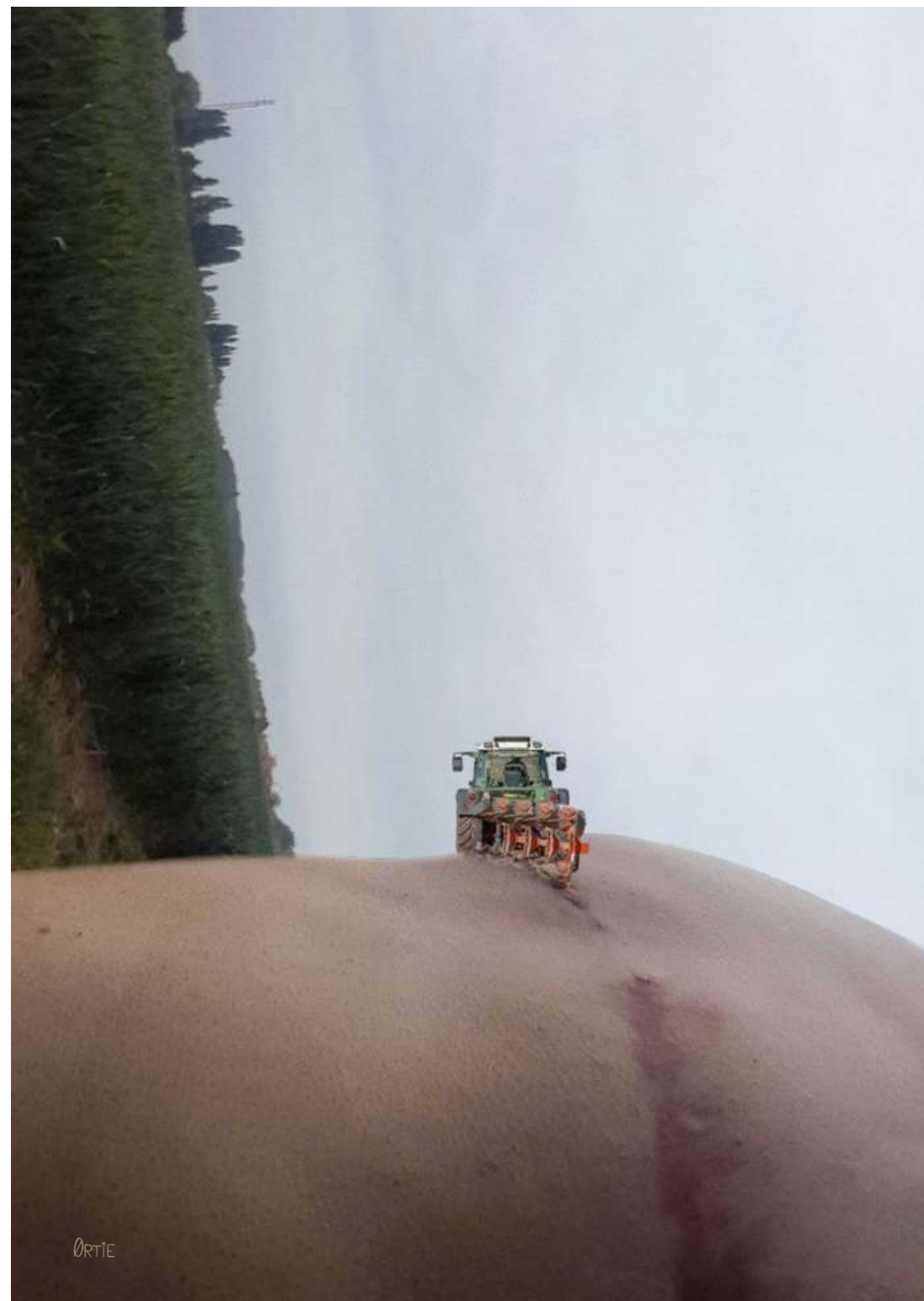
Je me sens coincé, et très isolé dans ma campagne dortoir en bord d'une grande ville. Pourtant j'ai peur de m'extraire de son influence. D'aller vivre dans une ferme. Coincé le cul vissé sur mon siège, le paysage derrière la vitre du TGV s'étire à l'infini.

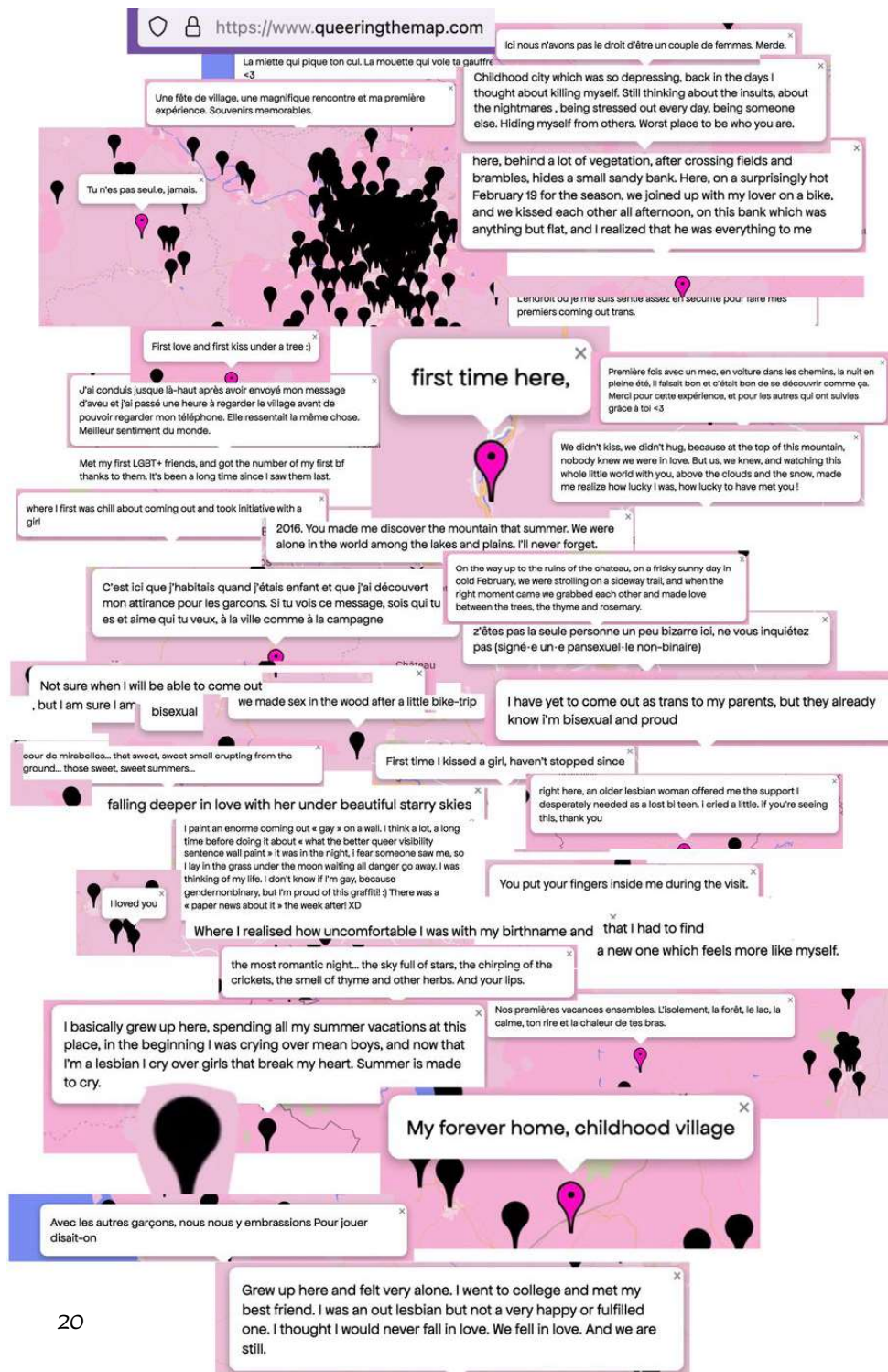
Champs, maisons, clocher, maison, champs, pré, fermes, champs, maisons, clocher, maison, ferme, pré, rucher ...

L'euphorie de genre et celle de vivre, elles me prennent quand je quitte le dortoir. C'est une fierté immense d'allumer l'enfumeur seul avant d'ouvrir les ruches, d'être autonome pour doser la présure, tourner les fromages de la veille. Euphorie, quand je connais les gestes à accomplir et le langage technique.

Être autonome oui, mais je veux pas tout faire seule. Euphorie de pelleter de la merde tout l'après-midi, mi rigolarde mi nauséabonde.

Il faut du courage pour être paysan.ne. Et de l'endurance mentale et physique. Qu'est ce que mon corps tordu et ma tête qui tourne peuvent accomplir ? Je finis toujours par revenir dans mon dortoir village.





Champs, coucher de soleil, ferme, champs, lumières d'une zone industrielle au loin, le train fonce et avale le paysage en même temps que les kilomètres. Un bois de résineux bloque la vue.. Des sapins ? Les mêmes qu'à côté du premier collectif paysan que j'ai découvert il y a bientôt 8 ans.

Et même juste vivre en ruralité, est-ce que ce serait possible ? J'ai besoin de trier le réaliste du fantôme.

Il est vingt et une heure quarante deux et je me dis que si je dépends du reste du vivant, et vice versa peut-être que ma place est à la campagne si je le décide.

Etre queer m'a appris à apprécier la diversité.
Je veux être le quota diversité d'une campagne.

Travailler le sol en apprenant à respecter mes limites, et les siennes. Chercher la préservation d'une diversité dans les modes de production alimentaire autant que dans les identités.

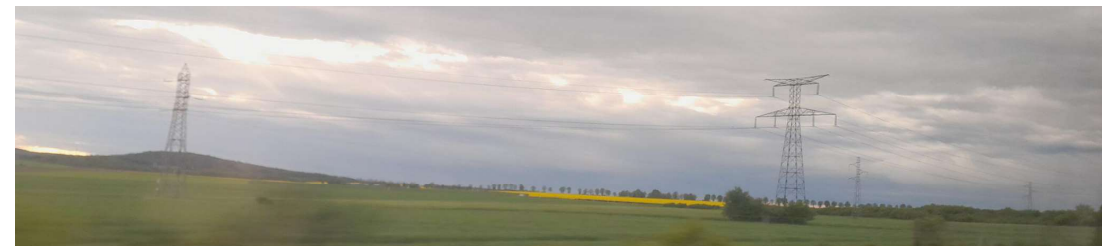
Dormir dans l'herbe avec mes copain.es aussi.

Il est vingt-et-une heure quarante trois et j'ai envie de fermer les yeux pour me laisser bercer par les rails.

Champs, ferme, maisons, clocher, maison, champs, champs, champs, champs, une voix grésille dans les hauts parleurs :

“ Il est vingt et une heure quarante quatre et ceci est un message en faveur du droit des queers à habiter des campagnes aussi diverses que nous.
Et du droit des queers à faire la sieste dans l'herbe aussi.”

Gri



J'ai le nom qui sonne du champ boueux d'où je viens. J'ai le nom qu'on n'a pas voulu que je porte. Il ne devait plus être attribué mais je suis arrivé, et j'ai brisé l'équilibre impitoyable de la famille qui comptait ce nouveau membre. En plus je suis né fille, outrage ultime.

Je ne suis pas parti. Pas vraiment. Je vis en ville depuis mes 11 ans, je revenais les week-ends et vacances dans mon champ de boue, caresser les animaux qui m'attendaient et manger en silence, à l'écoute de la répétition familière des rythmes qui ne changent qu'aux moissons.

Je ne suis pas parti. Je n'y suis juste plus revenu. Je sens mes entrailles se tordre quand je guette les odeurs familières de pailles qui volent, quand le train roule au milieu de nulle part, quand ma mère me parle de son jardin et des limaces qui grignotent ses plans.

Alors parfois, je passe, j'enchaîne bus train métro train bus voiture et j'arrive. Je vais rendre visite à un certain bout de la forêt, je regarde les monts bleus depuis le haut du plateau, je guette la wivre qui y apparaît, je vais récolter les boutons qui traînent dans le lavoir. J'emprunte une voiture, je roule dans les coins que j'aime, je vais camper là où je ne suis que passé, je vais rendre visite à un tilleul dans une forêt de ruines. Je me lamente sur l'absence de bon tofu, regrette de ne plus pouvoir manger de fromages, achète le miel des plus vieux papys du marché, redécouvre le pain dégueulasse du boulanger sans concurrence. Parfois je croise quelqu'un-e qui me ressemble.

Puis je reviens, dans un appartement hors-sol et j'écris, mes histoires, celles des autres, celles qu'on ne dit pas, celles que je gardienne pour mieux les relâcher. J'écris pour ne pas perdre ce qui me reste, ce qui me rend triste, joyeux, inquiet. Je profite des trains et de jours pour visiter d'autres coins, d'autres campagnes, celles que je ne connais pas, des terrils parfois, ou d'autres ruines. J'essaye toujours de retrouver un moment, une sensation. Il en est que je me dois d'oublier, d'autres que je ne veux qu'expérimenter à nouveau, certaines que je ne pourrais jamais atteindre. Mais je reste toujours en déplacement, attendant mon tour pour retourner à une terre, lui appartenir, devenir avec elle un partenaire solide, qui vient alimenter des réseaux d'interdépendances multi-espèces tellement beaux qu'on les a mis de côté. J'attends une maison, j'attends un autre champ boueux, j'attends mon tour.



écrit par côme champeau - composé avec la Basteleur de Keussel

Je rêve d'un carré vert comme dans Captain Fantastic,
Multiplication de brins d'herbe aux propriétés cathartique,
Adieu les foutaises et les promesses du plastique,
Je renonce aux pouvoirs d'un monde axiomatique.

Une vie d'insulaire sur ma bande rocheuse,
Ou l'empathie résonne comme un halo doré,
Ou les êtres vivants sont gracieusement libérés,
Sans que jamais l'Oncle Sam n'envoie sa grande faucheuse.

Ici, les traces de vies sont rares et silencieuses,
Les formes du vent s'apprêtent aux hallucinations,
Lorsque je crois voir au loin, quelques animations,
Il ne s'agit que de moi, sur les mousses rocailleuses.

La verdure est clémente quand on sait l'apprécier,
Vol-au-vent de quatrain, au rythme des moissons,
Le vent nous initie aux charmes des ultrasons,
Ressens-tu le cœur terrestre dans ta chaire ondoyée ?

Carré vert

Chloé De Oliveira

Mon appartement est pareil à l'état du monde,
Tout s'accumule sans que rien ne change,
Les détritits rendent les boiseries fécondes,
Moisissures au plafond, appelez moi Michel-Ange.

Les poubelles entassées et la vaisselle qui déborde,
Affecte l'écosystème de mes canalisations,
Les peuples souterrains sont en pleine migration,
Mais l'auditoire marbré, insensible à leur exorde.

Les papiers journaux empilés sur mon lit,
Sont les pièces historiques d'une syllogomanie,
De lois inutiles qui continuent d'être votées,
Et de quelques libertés toujours plus rabotées.

Dans mon frigo dégouline la fontne du freezer,
J'ai nié l'existence des 1,5 degrés,
Température ambiante à ne pas dépasser,
J'invoque la libération de pathogènes farceurs.

De nombreux textiles tapissent mes sols,
Made in China et plein d'autres pays,
Soit disant si j'achète, mieux se porte l'économie,
Enfin, c'est ce qu'on m'a toujours dit à l'école.

Tant de choses négatives s'empilent et s'entassent,
Je vide les ressources que me donne la biomasse,
On gronde mon mode de vie avec urgence et gravité,
Mais personne n'a l'objectif de défaire ces saletés.

Syndrome de Diogène

J'ignore combien de temps notre Terre survivra,
À nos demandes, à nos caprices de grand enfant roi,
À nos yeux jugeant toujours le verre à moitié vide,
Alors que nos calices sont débordants d'or liquide.

Le sol s'immole comme des charbons ardents,
Et les plantes flétrissent à force d'expériences,
Ils valident ces essais à grand coup de dépense,
Alors que d'autres pays périssent dans l'Occident.

Jusqu'à quand saccagerons-nous nos océans,
Pour s'assurer l'apanage du raffiné pétrole,
Où se délecter d'un aileron fini en casserole,
Tandis que notre écosystème va en se raréfiant.

Et puis ils maudissent la baisse des natalités,
« Regardez tous, c'est la faute de la diversité ! »
Mais pourquoi j'irais offrir à mon nouveau-né,
Cette société instable à l'écologie décharnée ?

Mais quand arrêteront-ils de porter les œillères,
Celles en 4 dimensions du profit et du pouvoir,
À nous casser sur le dos leurs énormes sucrières,
En se croyant immortels dans leurs tours d'ivoire.

J'imagine que les éléments finiront par se venger,
Mère nature en boss final contre toute l'humanité,
Matrone mythologique, elle renaîtra de ses cendres,
Et d'autres auront le privilège d'apprécier ses landes.

Résurrection

J'me suis cassé·e.

À 18 ans je me suis cassé·e,
Loin de la campagne et de ses champs de blé,
Exode planifié,
Depuis plusieurs années.

Je suis parti·e me réfugier,
Loin de ma famille, loin des blés,
Avant tout pour étudier,
Raison toute trouvée pour m'en extraire.

Mes adelphe, j'ai eu l'impression d'abandonner,
Là-bas, dans un village lové au cœur des blés.
Fuir la violence était mon but premier,
Second fut celui de me déterrer.

C'est au cœur de cet endroit bétonné,
Là où rien ne pousse et loin de la forêt,
Que pourtant j'ai enfin pu nommer,
Mettre des mots, sur ce qui me différenci

Dans cet endroit goudronné,
Les graines ont enfin germées.
Là, au milieu des tours, j'ai commencé à réparer.
Là, malgré le macadam j'ai commencé
Mon corps et mon esprit à reconnecter.

Là, entouré·e par le bitume j'ai commencé à
danser.

Là, entre ces murs maçonnés, mes limites et mes
besoins j'ai commencé à évoquer.

Là, entouré·e par l'asphalte et l'acier, j'ai forgé
mes plus précieuses amitiés.

Là, dans la ville et loin de mes champs de blé.

Depuis ce jour où je me suis échappé·e,

Loin de ma campagne, loin de mes blés,
J'ai mis la main sur ma personnalité,
Mis la main sur mon identité.

Depuis, chaque jour je continue de panser,
Les plaies du passé, les plaies des blés,
Et les nouvelles plaies, cette fois-ci bitumées.
Car la ville aussi, m'a blessé·e.

C'est au milieu des fleurs plastifiées,
Que je continue de faire cicatriser,
Les blessures du présent, les blessures du passé,
Qui parfois se rouvrent et que je continue de
soigner.

De mes années au cœur des blés,
Ma fureur de vivre jamais je n'ai abandonnée,
D'aller de l'avant jamais je n'ai cessé,
Encore et toujours persévérer.

Comme les plantes j'apprends,
À me respecter, grandir au présent,
Car aller de l'avant c'est aussi prendre le temps,
De réfléchir au milieu des chants.

C'est en dansant dans les champs,
En observant le chatolement,
De la nature et de ses pépiements,
Respirer, enfin, en se promenant.

À 18 ans je me suis cassé·e,
Évasion, tentative d'évacuation,
Et pourtant le besoin d'y retourner
Où, est mon foyer ?



Florys

J'ai grandi à la campagne.

J'allais chercher le lait chez les voisins: 2 frères qui avaient 2 vaches et des poules et qui vivaient dans 2 pièces, à l'ancienne, comme mes (arrières) grands parents ou mon père qui est né avant la 2e guerre mondiale. Je jouais avec mon voisin à escalader les arbres, sauter sur les bottes de foin. On se cachait dans le blé (et ensuite on regrettait les harpons de blé restés piégés dans nos vêtements). On explorait les granges de la ferme de ses grands-parents (mes voisins), celles avec des vieux trucs abandonnés, et celles avec les grandes remorques en bois et la vieille paille poussiéreuse qui a peine piétinée laisse l'air se faire découper par les raies de lumières. L'odeur de vieille graisse. On faisait des mauvaises blagues au facteur et on lançait les vieux oeufs du poulailler pour qu'ils éclatent en boules puantes. Le soir, on mouchait gris! Ca me réarrivera + tard, les quelques soirs de fêtes dans les granges où punks ou queer piétinent la terre battue devant un concert. J'ai fait un an d'initiation à l'occitan en primaire, mais il ne m'en reste rien. Je ne parle pas « le patois local », et je le comprends très mal. Juste un peu. Il me reste quelques mots que j'utilise et qui me paraissent français mais qui ne le sont pas! juste assez pour avoir l'air con ailleurs haha. Je m'en fous, j'aime trop les mots précis.)

J'ai grandi à la campagne, mais je n'y percevais pas les nuances. On appelle tout « la campagne » mais

y'en a 1000. La campagne où j'ai grandi est une campagne riche et valorisée, avec une transformation crescendo depuis un siècle, très impactante, en région très touristique. En écrivant et discutant pour ce zine, j'ai compris que ma trajectoire « campagne -> études en ville -> retour à la campagne » était très dictée par mon milieu social (classe moyenne) assortie au type de campagne dans laquelle je suis. Et qu'au sein d'une même campagne déjà spécifique, il y a des réalités assez différentes. Je ne savais pas faire les trucs qu'on pourrait qualifier « de la campagne » comme « faire têter le veau, bouger une vache têtue, comprendre les rythmes du blé, les rotations des cultures, identifier une ensileuse, connaître les marques et couleurs des tracteurs, les conduire... » car ma famille et mes amis n'étaient pas paysans, et que la campagne et la paysannerie, c'est pas la même chose en fait.

Ma réalité de campagne c'était (et c'est à nouveau) les kilomètres avalés en voiture, la nature, l'architecture rurale, l'isolement ou la solitude, l'eau de la citerne pour le potager d'été, la tondeuse, le sécateur, la bêche, la pelle, le seau, la bassine. le calme surtout (supplément tronçonneuse-débroussailluse-et radio musette dans les cerisiers du voisin pour faire peur aux oiseaux qui en fait s'en branlent.) La campagne romantique. La comté, Frodon,

« Si vous voulez être connu sans connaître,
vivez dans un village ;
si vous voulez connaître sans être connu,
vivez dans une grande ville. »

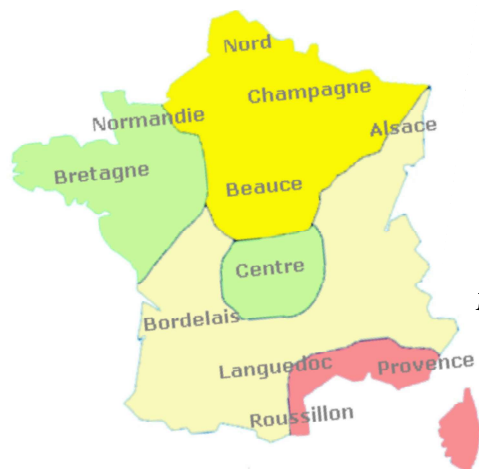
Charles Caleb Colton

de sa fraîcheur, de son anonymat. D'ailleurs, ce à quoi on aspire le plus quand on grandit, passés les derniers soubresauts de l'enfance, c'est échapper aux conversations des aînés, ne plus exister dans la vie de ceux qui s'imaginent la nôtre sans jamais la partager. L'anonymat ne signifie rien : un mot, un principe qui n'a pas de sens, et de ce fait, qui apparaît comme un graal pendant l'adolescence. Une conquête perdue d'avance. Moins d'une centaine de jeunes par commune. Même un amnésique se rappellerait les prénoms, les visages, les histoires de famille de chacun d'entre eux. Pour certains, c'est une force, pour d'autres, c'est une croix à porter, jusqu'au jour du grand départ, si grand départ il y a.

Petite collections d'extraits qu'on s'est envoyés pendant les discussions de ces derniers mois et de livres qu'on a lu, acheté, téléchargé, pas encore lu ou qu'on s'est recommandé



Plouc Pride - Valérie Jousseau - 2021
 Ceux qui restent - Benoît Coquard - 2019
 Les gars du coin - Nicolas Renahy - 2010
 Les filles du coin - Yaëlle Amsellem-Mainguy - 2021
 Les grandes villes n'existent pas - Cécile Coulon - 2015
 Des paillettes sur le Compost - Myriam Bahaffou - 2020



ver. D'ailleurs, ceux qui aujourd'hui, à vingt-deux ou vingt-trois ans, ne conduisent pas sont ceux, peu nombreux, qui ont quitté leur foyer tôt pour partir vivre en ville, cet espace tout aussi étrange, aux limites tout aussi floues qui, pendant quinze ans, n'a jamais existé ailleurs que dans l'imaginaire, les conversations des adultes et les films, séries et téléfilms que diffusait la télévision. La ville, même ridiculement étroite, moyenne, sans folie ni panache, n'impose pas à ses habitants de savoir passer la première sans caler pour survivre.

Extraits issus de Les grandes villes n'existent pas

- paysage de bocage
- paysage de champs ouverts
- paysage méditerranéen
- paysage mixte

Contact et participation avec l'environnement socio-culturel dominant ?
 (moderne et urbain)

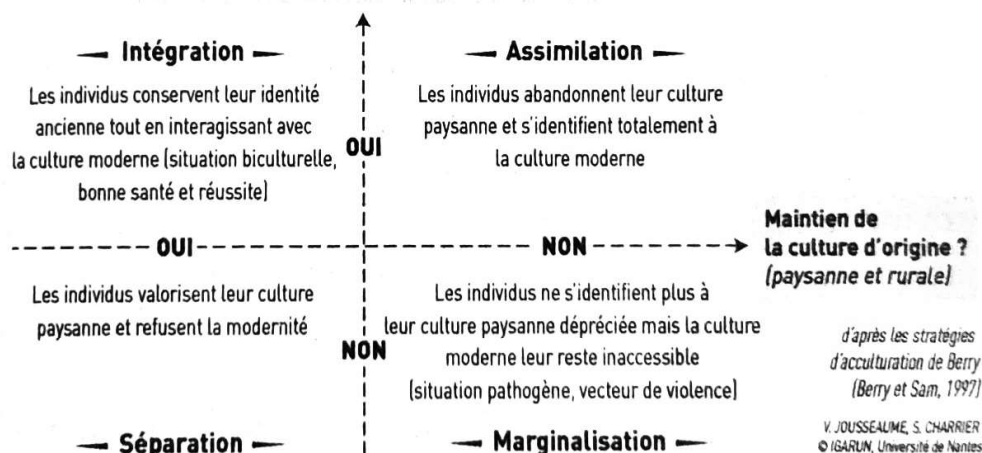


Schéma des différentes stratégies d'acculturation issu de Plouc Pride : Un nouveau récit pour les campagnes

les jolis talus, les rosiers, les poèmes elfiques, le marché du samedi, les supers bon légumes, les anglais et néerlandais l'été. #cottagecore Je troquerais pour rien au monde mon enfance à la campagne. Peut être pour un skatepark potable quand même... Ou une équipe de foot féminine dans les années 95... Ou pour empaler ces quelques nazguls de gros mascu-tracteur-fusil-saucisse pour qui je bénis spécifiquement mon passing et ma capacité au déni. une pelle bien affûtée le cas échéant.

Je suis allergique à la ville. Mon corps s'y oppose. Après mes 4 ans d'études où j'ai enfin pu me faire des vrais potes (queer, comme par hasard) et me réinventer anonyme, je continue de grossir ces milliers d'heures d'allers-retour pour avoir accès à des professionnels de santé de confiance, pour aller à la médiathèque, passer faire des activités avec la commu queer. Si à un moment j'ai cru qu'elle était une sorte de 2e famille ultra stylée, j'en suis revenu. On est 25 en tout, j'ai pris note du cahier des charges de la baisabilité et du militanx queer modèle -j'ai un peu la flemme- et la violence intracommunautaire y est assortie à celle qu'on a subit. Si c'est chez les punks à la campagne qu'on se la colle sévère alors qu'en ville pas besoin d'une panoplie et de gamma GT pour exister dans ce clan...avec les queer, c'est en ville que ça paraît compliqué d'être intégré sans faire la fête fort et consommer des prod', ou

d'être trans non binaire sans avoir des outfits de softboy qui floutte les codes. Avec les personnes que j'ai croisées au hasard en ruralité, certes on se retrouve sur le fait de kiffer les tisanes et de pas consommer de psychotropes, j'ai souvent entendu des trucs comme « je n'aime pas les étiquettes (LGBTQ.....) » quand j'évoquais « comment exister en milieu rural ». Oui pour cause, on aime pas les étiquettes, parce qu'ici elles collent longtemps! ça paraît pas être la + pratique au quotidien de s'en coller une de type « communautaire-non-mixte-ultra-woke-boucle-d'oreille-de-tapette-voilà-bisous-anarkoécologie-bordel-c'est-une-gouine-en-fait-ce-pd » J'ai l'impression d'être faux en agissant différemment en ville et en campagne. Je déteste. Le cul entre 2 chaises, entre 2 référentiels qui ne se superposent pas. Et auquel je ne corresponds pas. (on peut même en rajouter 2 autres avec 2 autres milieux professionnels spécifiques). :(Finalement il y a quelques lieux, quelques potes, quelques relations qui font ou qui doivent faire cohabiter les 2, qui ouvrent le dialogue et posent le sujet sur la table hors des fantasmes (finalement binaires eux aussi), hors des radicalités quasi-impossibles... J'ai l'impression d'avoir démêlé un peu maintenant les pourquoi et les comment. Un deuxième niveau de compréhension des codes de genre.

Il y a internet aussi. merci internet.

DE QUELLE CAMPAGNE PARLE-T-ON?

RURALITÉ

4 SAISONS

DENSITE DE
POPULATION

UNE SAISON

Y'A DE
LA THUNE
ICI!

COMMERCE
FACILEMENT
ACCESSIBLES

Y'A D'AUTRES
QUEERS

TOURISTIQUE

TRANSPORTS
EN COMMUN

BASTION DE
GAUCHISTES

POPULATION
JEUNE

LGBT

MONTAGNE

(C'EST CLIVÉ)

ÇA VOTE

PLAINE

PAS TOURISTIQUE

TOUT LE MONDE
EST AU RSA

ÇA VOTE RN

AGÉE

QUE DES
HETEROSEXUELS

OCEAN

DISTANCE A
UNE VILLE
ETUDIANTE

AVEC D'AUTRES QUEERS ET DES ASSOS

RIEN!

CH4

CH5

C'EST HYPER
LOIN/
GALERE

CH7

CH8

PLACE TES CURSEURS!
/ RAJOUTTE DES PISTES